La philosophie selon Jeann Hersch : être un maître. Partie 4

Autor(en): **Hersch, Jeanne / Unger, Catherine**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Générations : aînés**

Band (Jahr): **31 (2001)**

Heft 6

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-828397

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

La philosophie selon Jeanne Hersch (4)

Etre un maître

Quelques semaines avant sa mort, en juin 2000, la grande philosophe genevoise Jeanne Hersch accordait à la TSR une série d'entretiens retraçant sa vie et sa carrière. En guise d'hommage à cette grande dame, nous les publions en cinq parties. Quatrième thème abordé: être un maître.

Lorsque Jeanne Hersch est décédée, en juin 2000, la presse nationale et la presse internationale ont reconnu en elle une grande dame de la pensée. Née à Genève en 1910, dans un milieu d'intellectuels juifs laïcs, Jeanne Hersch est la première femme à occuper la chaire de philosophie à l'Université de Genève. En 1968, à la tête de la toute jeune section de philosophie de l'Unesco, elle publie un livre qui a un retentissement immense, *le Droit d'être un homme*. Ce livre aujourd'hui est traduit dans la plupart des langues.

Quelques semaines à peine avant sa mort, Jeanne Hersch a accueilli chez elle Catherine Unger, qui la rencontrait pour la Télévision suisse romande. Ses dernières paroles ont pris la dimension d'un véritable testament, que nous avons choisi de retranscrire dans les pages de *Générations*. Durant cinq numéros, nous vous offrons ainsi une plage de réflexion. Une leçon de philosophie... et de vie.

– Jeanne Hersch, vous avez écrit que les vrais philosophes sont ceux qui exercent sur la liberté d'autrui une contrainte d'approfondissement. Outre Karl Jaspers, qui ont été les grands philosophes qui, sur vous, ont engendré cette nécessité d'approfondir?

– Je crois que je ne pourrais pas établir une liste de ceux qui ont exercé et de ceux qui n'ont pas exercé cette influence. Ce que je voudrais dire, c'est que dans la mesure où leur influence a été philosophique, elle a été une contrainte d'approfondissement.

– Vous avez fait votre mémoire de licence sur Bergson. Pourquoi Bergson?

– C'est en partie fortuit... et en partie pas fortuit. Je voudrais dire d'abord en quoi ce n'est pas fortuit. Il ne faut pas oublier que lorsque j'ai fait mon mémoire de licence, j'étais à Genève, j'étais prise par la langue française et il n'était pas question pour moi de choisir un auteur allemand. C'était beaucoup trop difficile. Parmi les auteurs français qui occupaient la scène, que les étudiants lisaient à cette époque-là, il y avait Bergson. Alors, pourquoi Bergson? Parce que toute la manière de penser et d'écrire de Bergson est accrochée à la manière d'être de sa pensée et de son sens de la vie, et de son sens du vrai.

– Bergson, vous l'avez du reste rencontré...

– Je l'ai rencontré, mais pas tout de suite. J'avais auparavant fait mon travail de mémoire. J'avais entrepris de faire une étude sur le style de Bergson, ce qui était déjà audacieux. Il n'est pas facile de faire une étude sur le style d'un philosophe. Si j'ai choisi ce thème, c'était précisément pour montrer que l'élément essentiel chez Bergson n'est peut-être pas ce qu'il affirme – qui a cependant toute son importance doctrinale – mais la manière dont il l'exprime, c'est-à-dire la manière dont il s'en approche avec sa propre sensibilité. J'ai entamé mon travail d'une façon très curieuse, en établissant d'abord une liste de toutes les métaphores et de toutes les images qu'il y a dans l'œuvre de Bergson, ce qui n'était pas un petit travail. Ensuite, je les ai classées par rubriques. Il s'agissait bien d'images, d'images de style, mais à quoi se référaient-elles? Pourquoi, en philosophie, ces images? Ainsi, j'ai cru trouver chez Bergson, dans le style de Bergson, quelque chose d'apparenté à ce qui était existentiel chez Jaspers. Je n'ai pas eu l'impression de changer de monde. J'ai changé d'auteur, mais je n'ai pas changé de monde, parce que pour moi, l'essentiel de la philosophie, c'est le philosophe, c'est celui qui pense... et ce qu'il pense, et comment il le pense. Vous voyez à quel point tout cela est éloigné des sciences exactes. Pour moi, dès le début, la philosophie s'est distinguée radicalement des sciences exactes.

«La philosophie fait partie de la littérature»

– Vous parlez des philosophes, et cela me rappelle un examen terrifiant auquel vous soumettiez vos étudiants dans le cadre de votre cours sur l'histoire des notions philosophiques. Sur une vingtaine de lignes de n'importe quel auteur, qu'il fallait du reste identifier, vous souligniez quelques mots, et il fallait refaire l'histoire de la philosophie au travers de ces mots. Un exercice d'une telle difficulté était-il à votre sens une nécessité pour parcourir quelque chose d'absolument obligé, quelque chose que tout le monde devrait savoir pour penser en philosophie?

– J'aime beaucoup votre question, et je réponds tout à fait résolument: oui! Cela veut dire que la philosophie n'a pas un langage impersonnel, comme la science quand elle traite

son objet, mais qu'elle a un style qui est toujours lié à une affectivité, à une présence, à un choix, à une liberté de l'auteur. La philosophie fait partie, si vous voulez, de la littérature.

«Enseignant ou philosophe, ce sont de grands métiers»

– Après 1968, vous défendiez la vertu ou les vertus du cours *ex cathedra,* et je me souviens que vous nous disiez: il est très important que vous appreniez à regarder penser votre maître...

– On peut dire *regarder,* on peut dire *écouter,* on peut dire *sentir,* on peut prendre n'importe lequel de ces verbes, tant qu'ils sont subjectifs, tant qu'ils sont véritablement une expérience personnelle. Pour ma part, quand je comprends bien un philosophe avec qui je n'ai pas été en contact direct, et bien je peux m'approcher de sa pensée, essayer de mimer ce qu'il a dit.

– Je me souviens d'une fois ou je vous ai vue avec Bernard-Henri Lévy et André Glucksmann, qui étaient alors de jeunes débutants et pas du tout les quinquagénaires émérites d'aujourd'hui. Vous leur aviez passé un savon en leur disant: «Ecoutez, jeunes enfants, vous devriez tout de même lire Kant. Ce n'est pas sérieux, vous n'avez pas lu suffisamment Kant.»

– En effet, je crois que ces philosophes modernes méconnaissent jusqu'à un certain point le cœur de la philosophie, qui est à mon avis à chercher dans le kantisme. Pourquoi? Parce que le kantisme met au cœur de sa philosophie la liberté. La raison pratique, c'est la liberté. Et il y a la raison pure, parce qu'il y a la raison pratique. S'il n'y avait pas la raison pratique, il n'y aurait pas la raison pure non plus. Donc, ce double aspect de la philosophie, pratique ou pure, présent chez Kant, me paraît une expérience philosophique indispensable. Par conséquent, je crois que des gens tels que André Glucksmann ou Bernard-Henri Lévy peuvent être des penseurs très lucides et très profonds dans toutes sortes de problèmes politiques, je crois qu'ils peuvent les poser en termes philosophiques profonds également, mais j'ai l'impression qu'il leur manque, quelque part, quelque chose qui à mes yeux est essentiel, qui est caractéristique de la philosophie comme telle, c'est-à-dire son lien inaltérable, insurmontable, absolu avec la liberté de chacun. La différence, voyez-vous, c'est qu'avec des philosophes comme Jaspers, par exemple, ou comme Platon, on a affaire au vrai philosophe, tandis que chez ceux, actuels, que nous évoquons, on a affaire à une pensée sincère, par rapport à une circonstance, à une prise de position honnête que j'apprécie tout à fait, mais qui n'est pas la philosophie comme telle.

Photo Philippe Krauer

«Dans la mesure où l'influence de certains auteurs a été philosophique, elle a été une contrainte d'approfondissement.»

– Au tout début des années soixante, vous choisissez de donner

Photo Michel Sarti / TSR

«Ce que j'ai aimé, c'est de voir grandir des êtres.»

un cours sur Albert Camus, au moment où d'autres, peut-être, auraient attendu Sartre. Pourquoi Camus?

– Je considère Camus comme un homme plus honnête que Sartre. Infiniment plus honnête. Sartre s'est souvent laissé séduire par le caractère paradoxal, risqué, d'une position. Il aimait le sensationnel. Il ne faut pas oublier que ces auteurs dont nous parlons, que ce soit Camus ou Sartre, vivaient à une certaine époque. Il faut les replacer dans leur contexte historique. Les positions qu'ils ont prises sont signifiantes, ô combien, non seulement de la situation, mais de leur compréhension de cette situation. A mon sens, cela est énorme et, chez Camus, cela apparaît à chaque ligne. A chaque ligne, vous rencontrez sa prise de position par rapport au monde dans lequel il se trouvait. Cela a dû être très difficile, je crois, d'être des auteurs, et des auteurs loyaux, dans un tel contexte.

– Vous avez dit de Camus qu'il était une présence à son temps. On pourrait dire de vous-même que vous êtes une présence à votre temps. On pourrait aussi dire que vous avez été une enseignante. Que choisissez-vous: êtes-vous une philosophe, ou êtes-vous une enseignante en philosophie?

– Faut-il vraiment choisir? Je ne le crois pas. On fait ce qu'on peut, aussi bien comme enseignante que comme philosophe. On fait ce qu'on peut et on ne fait jamais tellement, parce que ce sont de grands métiers, être enseignant ou être philosophe.

– Venons-en à ce métier d'enseignant. Vous êtes enseignante à l'Ecole internationale, puis à l'Ecole supérieure de jeunes filles et, plus tard, à l'université. Qu'avez-vous aimé dans ce métier d'enseignante?

– Ce que j'ai aimé, c'est de voir grandir des êtres. De voir grandir des êtres, de les aider à grandir dans leur propre sens, d'essayer de ne pas être despote, au-dessus d'eux, mais au contraire d'apporter aide et secours pour les amener à ce qu'ils doivent devenir eux-mêmes. Dans ce sens, il n'y a pas de plus beau métier. Le plus beau métier serait celui de parents, mais dans celui de parents, il y a beaucoup de données, on n'est pas libre de faire ceci ou cela, tandis que l'enseignant peut choisir jusqu'à un certain point ce qu'il a l'intention de donner comme vrai à son élève. Quand je rencontre un étudiant, une étudiante, qui ont vécu auprès de moi des moments qui les ont marqués pour le restant de leur vie, je me dis que c'est merveilleux. Qu'est-ce qu'on peut imaginer de mieux?

«L'enseignant doit engendrer des êtres libres»

– Lorsque vous avez participé à la rédaction de la loi sur l'université, vous avez regretté qu'on n'insiste pas sur l'idée qu'il fallait trans-

mettre du savoir, que la mission de l'université, la mission de l'enseignement en général, c'était de transmettre du savoir. Expliquez-nous cela.
– Cela a l'air scolaire, n'est-ce pas? On se dit que transmettre le savoir, c'est au fond élémentaire, c'est la première chose qui vient à l'esprit. Un maître transmet un savoir. A l'aide du savoir que l'on transmet, on forme celui à qui on transmet ce savoir. Et il n'y a pas moyen de transmettre de façon efficace et humaine un savoir sans influencer quelqu'un. On enseigne quelque chose et en l'enseignant, on forme ou on incite l'élève à se former.

– Vous avez plusieurs fois insisté sur le fait qu'enseigner, c'était donner sa place à l'autre, donner sa place à l'élève, que ce besoin de place de l'autre était un besoin absolument fondamental de l'être humain. Par conséquent, cela supposait rigueur, discipline... Pouvez-vous commenter votre position?
– Exister, c'est exister en tant qu'être libre. Exister en tant qu'être libre, c'est affirmer sa liberté sur les autres et autour de soi. Par conséquent, ça ne peut pas se faire autrement que comme cela, me semble-t-il. Si je devais mourir sans avoir été le moins du monde co-accoucheuse, comme disait Socrate, de mon élève, je n'aurais rien fait. Par conséquent, il me semble que chaque enseignant doit se demander ce qu'il a créé dans ce domaine, en quoi il a engendré un être libre qui à son tour engendrera des êtres libres. Car à quoi bon la philosophie, si ce n'est pas pour des êtres libres?

– Sur quoi, à votre sens, repose l'autorité du maître?
– Je crois que l'autorité du maître repose sur elle-même et sur rien d'autre. C'est-à-dire que lorsque le maître est un maître, il est en situation d'autorité. Il y a toujours un élément symbolique dans une autorité. Il ne peut pas y avoir d'autorité légitime au point de vue de la liberté. C'est à un autre point de vue que la liberté peut s'affirmer. Il n'est pas possible de contraindre un enfant au nom de la liberté, ou alors il faut donner à la liberté déjà tout un contenu dont nous avons parlé. Il s'agit de la liberté de l'être humain, que l'être humain lui-même ne comprend pas mais dont il dispose, et qui fait qu'il est un homme et qu'il est libre. C'est ce sens qu'il faut acquérir.

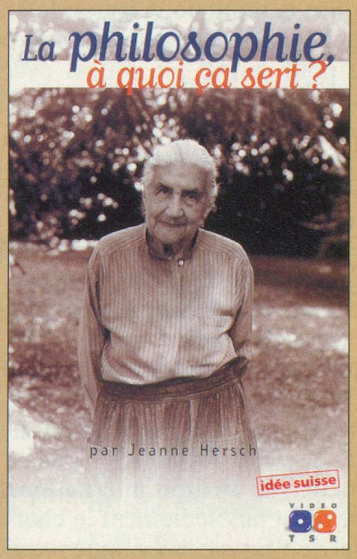
«L'inégalité de formation est lourde de conséquences»

– Vous avez toujours pensé que la principale inégalité entre les hommes était l'inégalité de formation, c'est-à-dire que l'on ne reçoit pas tous les mêmes enseignements, les mêmes années d'enseignement, les mêmes contenus d'enseignement.
– C'est à mon sens une des inégalités les plus lourdes de conséquences. Elle a pour conséquence que tout le reste est en quelque sorte en flottement. On ne sait pas exactement où l'on se situe, par rapport à quoi, qu'est-ce qui est juste, qu'est-ce qui est faux. Il faut avoir une certaine conception de comment les choses sont, pour avoir une conception adéquate de ce qui est vrai et de ce qui est faux. C'est pourquoi, à mes yeux, le fait que les hommes reçoivent une formation inégale sur ce point les rend en quelque sorte inégaux en un point tout à fait fondamental de la liberté humaine. C'est la raison pour laquelle la lutte sociale est engagée en même temps que la lutte pour la liberté. On dit souvent que les gens sont pour la liberté ou pour la justice sociale, mais ça n'a pas de sens. Il faut arriver à tendre à une égalité de formation pour que le sens du vrai, pour que le sens de ce qui est soit égal chez les différents hommes.

– C'est au professeur de philosophie que j'adresse ma dernière question. Avez-vous le sentiment que la philosophie, comme discipline, est accessible à tout un chacun?
– Je serais bien incapable de donner une réponse définitive. Evidemment les dons sont inégaux. Les gens vont plus ou moins profond dans une philosophie, dans un mode de pensée. On ne peut pas empêcher ça. Une des grandes difficultés humaines, c'est qu'il y a une inégalité de données, une inégalité en quelque sorte animale au départ, qui empêche l'égalité mathématique. Cette inégalité des données naturelles est tellement grande que, évidemment, la prétention à une égalité dans ce domaine est constamment frustrée. C'est pourquoi il y a la nature, c'est pourquoi il y a la société, c'est pourquoi il y a le droit. Et c'est pourquoi on s'efforce d'avoir autant que possible de droits égaux dans tous les domaines, en sachant et en approfondissant ce savoir, en sachant que ce n'est jamais complètement réalisé. Toute la question des droits de l'homme se pose et ne cesse de se poser, parce que les droits de l'homme sont légitimes, puisque nous avons dit que la liberté est la chose capitale de chaque être humain. D'autre part, ça ne peut pas être le domaine de l'égalité à cause de la nature, à cause du déterminisme, à cause des conditions matérielles, à cause des conditions sociales, à causes des conditions historiques. Alors il nous faut faire avec, il nous faut consentir à la condition humaine, dans laquelle il faut faire de son mieux, ne pas jeter le manche après la cognée, continuer avec persévérance... et considérer que cela même est l'exercice capital auquel nous sommes astreints.

Entretien: Catherine Unger
(Adaptation: Catherine Prélaz)

Le mois prochain:
Le droit d'être un homme



La philosophie, à quoi ça sert? **est disponible en cassette vidéo auprès de la boutique TSR, case postale, 1260 Nyon. Tél. 0848 828 818. Fax 022/994 58 59.**